

Brèves littéraires

Brèves

Des miches et la mie

Jean Lemieux

Volume 6, Number 2, Fall–Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, J. (1990). Des miches et la mie. *Brèves littéraires*, 6(2), 35–38.

DES MICHES ET LA MIE

Jean Lemieux

C'était à l'été 1939.

Nous habitions au coin des rues Daoust et d'Iberville au Sault-au-Récollet, à Montréal. À mi-colline, entre la rivière des Prairies et la rue Sauvé.

À 16 heures trente, cinq fois la semaine, c'était la distribution de La Presse et de deux Stars. Le samedi c'était à 11 heures. Le profit hebdomadaire par client était de 5 cents. Les pourboires étaient inconnus et la course longue. La semaine, il fallait éviter les retenues à l'école, qui n'étaient pas très bonnes pour le commerce.

Par un mercredi particulièrement torride de juillet, Yves Langlois et André Tit-Blanc Pépin (il aurait été un magnifique sosie de Pierre Bourgault, s'il avait vécu) proposèrent d'aller nous baigner à la seule piscine à la portée de nos rêves : la piscine du collège Laval, profonde, avec un plongoir sous le ciel bleu. Nous ne connaissions ce paradis que par ouï-dire. C'était sur une terre lointaine, haute, qui nous bouchait tous les couchers de soleil.

Après avoir arraché une permission à nos mères, sauf Tit-Blanc, et écouté tous les conseils de prudence d'usage, nous dévalions la rue d'Iberville,

prenions la «traque» vers l'est. Le boulevard Henri-Bourassa ne faisait pas encore partie des fantasmes des entrepreneurs et des politiciens, car ses quelques tronçons s'appelaient Perras.

Au-delà de la rue Vianney, on pouvait apercevoir le terminus «City Limits» de la rue Émile. La voie ferrée était affublée d'un «ouaille», on dirait aujourd'hui un Y, pour permettre aux tramways de la ligne 24 de faire demi-tour. Le petit 40 crème, lui, avait deux perches, deux trolleys et virait capot en même temps que le garde-moteur changeait de poste. Le 40 était l'appendice du 24, en capacité et en fréquence.

Nous avions juste assez de monnaie pour le voyage aller et retour en tram 40, plus le montant de l'entrée à la piscine. Ce jour-là fut un jour faste. Le grand-moteur nous fit un sourire. Nous l'avons donc assiégé pour mieux admirer sa façon débonnaire de pousser la manette à fond, de faire chuintier l'air du système de freinage, de faire sonner du pied la cloche pour se donner de l'importance ou saluer les conducteurs de voitures attelées qu'il connaissait. C'était toute une musique.

Rendus au boulevard Pie-IX, nous sautons du haut du marche-pied, dégringolions le talus de la voie. Nous amorcions le pont avec sa petite courbe et sa pente montante. C'était l'épreuve. La cuisson. Un pont, pas d'arbres... Une fois le pont avalé, nous tournions à droite sur un boulevard Lévesque en macadam. Il fallait faire attention où nous mettions les pieds. C'était encore l'époque équine. Ce n'était pas la pollution par les gaz, sournoise, inodore. Non! Au son des abeilles en plein butinage sur les fleurs de gesses

et des mélilots blancs ou jaunes et des moineaux attablés pour la collation, nous courions à pleins poumons vers la piscine du collège Laval, au fond d'une rue au nom effacé, sur une terre étrange, celle d'un pensionnat où l'enseignement était donné par des religieux. Pour nous, c'était un orphelinat tout compte fait.

Ces frères étaient fort accueillants, car ils nous donnaient la permission de nous baigner dans leur piscine, sur leur terre...

Au maillot de bain vite enfilé succédaient les ploufs, les cris, les jeux. Jusqu'à la fermeture à 4 heures. C'était trop court, et le surveillant avait fort à faire pour tirer de l'eau le dernier des turbulents.

Nous revenions donc fatigués de tous ces ébats, propres mais tout mous, la voix et les genoux un peu écorchés. Ce jour-là, en tournant le coin du boulevard Lévesque, Tit-Blanc s'arrêta net, les narines aux abois. Il nous fit clairement entendre que manger une miche de pain était beaucoup plus réconfortant qu'un petit voyage en tramway, que nous avions déjà fait, de toute façon. Chemin faisant, il n'y avait plus seulement les abeilles et les moineaux qui se sustentaient. Nous avions aussi la bouche pleine, de mie et de rires.

Pendant ce temps se tramait dans le ciel une équation physique pleine d'électricité. À l'entrée nord du pont Pie-IX nous attendait un sombre équipage de nuées. L'instinct et l'absence d'arbres sur ce boulevard élevé nous firent hâter le pas. Mais nous avons vite compris que, sur cette île Jésus, nous ne pouvions pas courir aussi vite que le ciel. L'eau et le pain ne font pas bon ménage, une fois la miche cuite. Ce bon pain doré

odorant se transforma bientôt en une sorte de mastic visqueux, baveux sous le déluge. Cette fois, les morceaux de pain servirent de projectiles pacifiques que nous avons tiré par-dessus bord, sans faire de concours. Et vite, nous sommes allés nous réfugier sous le viaduc de la voie ferrée.

Une fois la dernière averse terminée, trois garçons trempés, encore plus mous, la brosse couchée, grimpaient le talus et entreprenaient, de dormant en dormant, le retour à la maison.

Nous sommes arrivés un peu passées 5 heures. En retard : nos mères inquiètes et aussi mes clients. Quand Tit-Blanc arriva, sa soeur déprimée par une vague peine d'amour lui prépara quelques tartines, sans un mot, sans une question. Nous pensions alors qu'il était le plus chanceux des trois...

Quant à nous, Yves et moi, nos mères nous firent de gros yeux et, sauf pour la distribution de La Presse, nous fûmes gardés à vue, pendant quelques jours. Pourvu que nos pères ne fussent pas mis au courant.

Quand on a huit ans, une semaine de punition, c'est juste un peu plus court que l'éternité.